

livre marque incontestablement une étape dans la connaissance de la Bretagne carolingienne.

André CHÉDEVILLE

Hervé MARTIN, *Le métier de prédicateur à la fin du Moyen Age, 1350-1520*. Cerf 1988, 720 p.

Le sermon à la fin du Moyen Age ; aussitôt se présente quelques fortes images et une série d'idées reçues : la profondeur de la réflexion d'un Gerson, le prophétisme flamboyant d'un Vincent Ferrier, mais surtout une prédication répétitive, sans originalité, lassante pour tout dire. Hervé Martin après une enquête dont l'ampleur ne l'a pas rebuté remet les choses au net en replaçant la prédication des XIV^e et XV^e siècles dans son contexte historique. Il en précise l'importance et la fonction et apporte en un gros volume de 720 pages une contribution passionnante à l'histoire intellectuelle aussi bien que religieuse ou sociale.

Dépasant largement le cadre breton de ses premières recherches sur les ordres mendiants, il explore une vaste France septentrionale dans laquelle, bien sûr, l'Ouest figure en bonne place. Ce livre ne constitue pourtant qu'une version abrégée de sa thèse d'État et c'est avec quelque regret que l'on apprend le sacrifice des derniers chapitres. Ce qui nous est livré n'en demeure pas moins du plus haut intérêt.

L'auteur des « Ecoles historiques » manifeste un soin constant d'expliquer sa démarche ; sans renier les traditions, il incorpore les acquis les plus novateurs des recherches sur le récit.

Dans un vaste territoire se déroulant des Flandres à Clermont-Ferrand, il a sélectionné une masse de documents imposante et diverse, ajoutant à un corpus de 770 sermons, chroniques et comptes urbains. Une telle base documentaire lui permet de dépasser les simples impressions, souvent un peu trompeuses, au profit d'une analyse beaucoup plus systématique et de négliger quelques grands noms pour étudier la masse.

Chacune des cinq parties fait l'objet d'une approche différente. Changeant à chaque fois d'angle d'attaque et d'outil, M. Martin révèle à chaque fois une facette différente de son sujet. Après une approche sociologique assez classique du milieu des prédicateurs, il utilise les techniques les plus élaborées des linguistes et des philosophes pour analyser le discours. Il n'est donc pas étonnant de découvrir dans la bibliographie une section consacrée à la méthodologie où Benveniste voisine avec Ricœur ou Lévy Strauss sans oublier bien sûr R. Robin. Diverses méthodes de l'analyse linguistique sont mises en œuvre : comptages de lexicologie quantitative ou analyse des

champs sémantiques, chacune permettant, avec d'éventuelles limites qui sont précisées, une meilleure compréhension.

La recherche vise à cerner un groupe où les sans grades ou moins anonymes sont plus nombreux que les illustres, et ces méthodes le permettent ; mais de plus le sermon est inscrit dans un système religieux avec l'iconographique, l'architecture. Ainsi, au-delà de la simple élucidation du discours, le problème de la christianisation des masses se trouve abordé.

Le souci de présenter dans les annexes quelques documents inédits et surtout l'élaboration d'un dossier cartographique, très fourni en particulier sur les déplacements des prédicateurs, renforcent la volonté de réflexion sur la méthode qui contribue à mieux étayer les résultats d'une enquête menée avec rigueur.

*

**

Les deux premières parties sont consacrées à l'étude sociologique des prédicateurs : la composition du milieu, son insertion dans la société et la présentation des réalités d'un métier exigeant. Après 1350, le monde de la prédication apparaît plus clairement dans les sources, foisonnant et divers. Ajoutant aux orateurs attestés, les nombres beaucoup plus grands des probables et des potentiels, H. Martin repère 2796 individus montrant ainsi la masse d'un groupe particulièrement organisé : tableaux à l'appui, il n'a pas de peine à mettre en évidence l'écrasante domination des mendiants bien connues. Une étude plus particulièrement poussée de quelques chroniques essaie de restituer la vision que les contemporains pouvaient avoir, ce qui nous vaut un portrait psychologique et religieux du notaire lavallois Guillaume Le Doyen très marqué par la spiritualité des mendiants.

La seconde partie examine avec soin les réalités d'un métier où peu de choses sont abandonnées au hasard. Des études universitaires longues et solides assurent aux futurs prédicateurs de fortes connaissances théologiques complétées par une bonne maîtrise de la rhétorique et de l'éloquence ; leur formation pratique aux côtés d'un aîné accompagnait ces études théoriques. Après, la personnalité, les facultés et bien d'autres motifs définissaient pour chacun des carrières fort diverses, d'où l'intérêt de tenter une typologie.

Séculiers et ordres religieux anciens fournissent une part modeste mais éventuellement brillante tel Robert Ciboule, curé de Saint-Jacques de la Boucherie et chanoine de Notre-Dame à Paris. Cependant, les mendiants s'avèrent les vrais professionnels de la parole : simples terminaires, obscurs tâcherons qui quadrillent le pays, célébrités locales sollicités pour prêcher Avent et Carême, prophètes itinérants dont le charisme attire les foules, tels Thomas Cornette, mais dont la parole enflammée peut dévier de l'orthodoxie. Quelques pages enfin sont consacrées au monde quelque peu

marginal des enquêteurs de toutes espèces auxquels se mêlent bien des escrocs. Quelques portraits précisent un peu plus la personnalité de certains : Pierre-aux-Bœufs confesseur de la reine Isabeau de Bavière, Jean Clérée dont l'œuvre est particulièrement mise en avant, mais aussi des religieux de base comme Louis Péresc.

Une « formidable institution de la Parole » est alors mise en place par l'Église pour mettre en œuvre une politique voulue de christianisation des masses. Le chrétien de la fin du Moyen Age se trouve fréquemment en présence de cette parole qui d'ailleurs est reconnue comme un élément constituant de la vie sociale. Les municipalités se soucient de recruter des prédicateurs, les meilleurs si possible, pour assurer les sermons des temps forts de l'année liturgique au point qu'une tarification est mise au point éventuellement accompagnée de divers avantages. Le prédicateur devient alors un élément indispensable à l'équilibre de la vie de la cité.

*

**

Le groupe des locuteurs mis en place commence une longue analyse de la parole qui s'étend elle aussi sur deux parties dont les titres « un discours didactique » et « un discours captateur » révèlent bien les conclusions. Constatant la réputation peu flatteuse de ces sermons, H. Martin se livre à une véritable réhabilitation. Prenant en compte un corpus de 770 sermons, il multiplie les approches soit sur tout le corpus soit sur un groupe plus réduit pour démonter le système du discours.

Un grand souci didactique domine. Le sermon est élaboré selon les règles les plus classiques enseignées à l'Université. Suivant un plan rigoureux et parfois complexe il se révèle un montage d'Autorités d'où toute parole personnelle est pratiquement bannie sauf chez les plus grands ou les plus inventifs. Cela n'empêche pas dans un but toujours pédagogique de s'adapter à l'auditoire même si certains ne peuvent échapper à une évidente cuistrerie. Parfois courts, souvent très longs (certains dépassaient l'heure), ces sermons devaient inculquer par un râchage permanent les vérités essentielles, véritables substituts au catéchisme, assumant ainsi le rôle du curé de paroisse souvent bien incapable d'enseigner ses ouailles.

Le contenu du Credo est maintes fois détaillé et l'on ne s'étonne pas de la large part faite au Christ souffrant et à la Vierge. Les dénonciateurs du péché ne recule pas devant une prédication de la Peur et entretient des liens étroits avec la confession. Enfin, s'esquisse un modèle du bon chrétien, pratiquant régulier et sachant maîtriser son corps par une rigoureuse ascèse. Au total un idéal exigeant qui s'adresse surtout aux couches moyennes ou supérieures des milieux urbains, réservé donc à une élite et dans lequel certains traits classiques de la vie religieuse de la fin du Moyen Age, tel le culte des saints, n'apparaissent que très peu.

Une longue étude se penche ensuite sur les rapports que le sermon entretient avec le réel. Une soigneuse recension des métaphores, des images, ce qui nous vaut au passage une bestiaire assez inattendue, aboutit à constater l'abondance des références livresques, usant des images les plus éculées. Un certain reflet de la réalité s'introduit cependant révélant bien les visées des prédicateurs ; beaucoup d'images tournent autour des thèmes de la maison et de la ville.

L'Histoire elle-même parvient cependant à s'inscrire dans ces sermons. Le renforcement du pouvoir royal, l'établissement des impôts se trouve justifié, le vieux schéma trifonctionnel de la société se pouvant même être mobilisé à cet effet. Au total « l'effet de réel » se précise plus qu'à l'époque précédente.

Cette conclusion explique l'abandon progressif des exemples dont l'utilisation fait l'objet d'une étude très précise. Toujours prisé pour ses qualités pédagogiques et pour susciter l'intérêt, il doit cependant céder le pas à l'irruption des faits historiques récents. Le monde contemporain entre dans les sermons surtout chez les grands, que ce soit les malheurs du temps, les actes royaux ou tout simplement les faits divers.

*
**

Un tel travail de la parole arrivait-il à ses fins ? La réflexion sur l'efficacité de ce discours s'avère indispensable et fait regretter les coupures pratiquées dans cette cinquième partie. Le prédicateur multiplie les contacts avec son public. Les occasions de sermon s'échelonne et tout au long de l'année avec les temps forts de l'Avent et du Carême. Si les églises demeurent le lieu privilégié de cette parole, de plus en plus fréquemment est adopté un lieu extérieur : parvis, place ou halles. Une chaire portative ou un échafaud permettent de s'adresser ainsi à la foule sans doute pas toujours aussi nombreuse cependant que veulent bien l'affirmer les chroniqueurs.

Le message délivré s'adapte soigneusement aux auditeurs, ce qui explique par exemple la multiplication des recueils de sermons en langue vulgaire et justifie l'analyse pratiquée des formes de l'énonciation. H. Martin constate le caractère didactique, abstrait et impersonnel de bien des textes ; seuls les meilleurs auteurs varient leurs moyens et personnalisent leur message.

Cela peut amener une certaine dramatisation qui apparaît cependant moins poussée que l'on pourrait s'y attendre mais demande à être rapprochée d'autres formes de la vie religieuse. Le sermon est alors très lié au jeu théâtral : tableaux vivants ou mystères qui participent de la même pédagogie, par l'intermédiaire parfois des mêmes personnages. De façon un peu surprenante l'iconographie reste très en retrait.

Quel était le résultat d'un pareil travail ? Au-delà d'une certaine lassitude que l'on peut comprendre chez les auteurs, il est possible de

distinguer deux types d'effets. A court terme, il peut se produire une action immédiate et spectaculaire : conversion, apparition de nouvelles formes de dévotion, telles que prières, chants, etc... mais qui peut se limiter à un feu de paille. A plus long terme, ce flot de parole a favorisé une imprégnation religieuse, « les sermons sont la mise en paroles de ce monde marqué du sceau de l'Église ». Ils l'expriment et ils le façonnent à la fois, en un échange permanent ».

*

**

Au terme de cette vaste étude qui nous amène jusqu'aux prémices de la Réforme, on est frappé par l'ampleur du travail. Certes l'auteur prend soin de préciser qu'il a fait un choix, et que certaines de ses conclusions demeurent provisoires attendant confirmation ou remises en cause de la part de chercheurs prêts à s'aventurer dans cette masse documentaire. Cependant, l'étendue du domaine étudié, la richesse des questions soulevées, la rigueur et les nouveautés de la méthode mise en œuvre concourent à l'élaboration d'un ouvrage solide dont l'intérêt dépasse la stricte connaissance des sermons. Une telle étude s'avère essentielle à la compréhension du système religieux de la fin du Moyen Age mais aussi des méthodes d'enseignement, des structures de l'imaginaire social. Sous ces austères discours, H. Martin nous fait découvrir le dynamisme et la richesse d'une société.

Daniel PICHOT

Marie-Hélène SANTROT, *Entre France et Angleterre, le duché de Bretagne. Essai d'iconographie des ducs de Bretagne*, Nantes, 1988, in 4°, 343 p.

Pour commémorer le 500^e anniversaire de la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, les Archives départementales de Loire-Atlantique ont eu l'idée tout à fait originale de publier cet « essai d'iconographie des ducs de Bretagne ». La remarquable collection de sceaux du Trésor des Chartres des ducs de Bretagne conservée à Nantes, aux Archives départementales, constitue la matière de départ et en quelque sorte le fil conducteur de cette étude, véritable bilan par l'image de trois siècles d'histoire bretonne. L'intérêt historique, iconographique, voire souvent esthétique de ces sceaux n'est plus à démontrer : objets symboliques par nature, ils ne contribuent pas peu à mettre en lumière une certaine « image » du duché de Bretagne. Mais l'originalité de l'étude réside surtout dans le parti de présenter les sceaux, dont le catalogue aussi intéressant soit-il aurait fini par créer une certaine monotonie, accompagnés d'autres documents iconographiques : enluminures, émaux, dessins, vitraux, tombeaux...